

La place de l'humain dans les sociétés contemporaines

Avec *Les furtifs*, son dernier livre, **Alain Damasio** utilise la science fiction pour s'ouvrir à un plus large public. Par les émotions, il embarque ses lecteurs sur ses thèmes favoris autour du vivre ensemble, du pouvoir, du collectif... et termine par une réflexion sur l'école.



Alain Damasio est un écrivain de science-fiction qui aime interroger l'évolution de nos sociétés contemporaines : « *En SF, on aborde des enjeux planétaires. En touchant des affects et des percepts, on va chercher un public qui n'ouvrirait pas un essai de philosophie ou de sociologie, mais qui est content de spéculer et de réfléchir à la société. L'identification au personnage est un vecteur extraordinaire qui permet d'embarquer le lecteur dans un vaisseau spatial. C'est la clé de tout. Mais la SF est forcément politique. On va nécessairement croiser le champ politique à un moment donné du récit et soulever des questions sur le vivre-ensemble, le rapport au pouvoir, le lien collectif...* »¹. Dans le prolongement du roman de George Orwell, *1984*, il travaille à imaginer des « dystopies » politiques, des mondes imaginaires dominés par le contrôle et l'autorité totale de certains dirigeants, au détriment de la démocratie et de la liberté des citoyens. C'est déjà le cas en 1999, dans son premier roman intitulé *La Zone du Dehors*. En 2004, le succès est grandissant avec son second livre, *La Horde du Contrevent*, épopée philosophique aux accents révolutionnaires. Il faut attendre 2019 pour que paraisse son troisième roman intitulé *Les Furtifs*, un chef d'œuvre du genre qui fera date.

Interroger le réel par la science fiction

Dans votre roman *Les Furtifs*, comme dans les précédents, vous utilisez la science-fiction pour interroger la société actuelle, tout en exploitant la réflexion de philosophes qui vous ont marqué (notamment Foucault, Deleuze, Spinoza). Quels liens faites-vous entre science-fiction et philosophie ?

La science-fiction est d'abord un genre spéculatif, et même métaphysique. Il interroge ce qu'est le réel, ce qu'est vraiment la réalité, s'il existerait d'autres mondes possibles. Il travaille sur le temps, l'espace, leur déformation, leur retournement, leurs plis. C'est de la novellisation de concepts philosophiques pour l'essentiel. Donc pour moi, partir de la philo pour construire des mondes a une forme d'évidence.

Une très belle bande-dessinée vient de paraître pour adapter le roman de George Orwell *1984*, plus que jamais d'actualité. Cette œuvre majeure semble également au cœur de votre travail et de vos réflexions sur la question du contrôle et de la liberté. Pouvez-vous nous en dire quelques mots, en expliquant notamment la distinction que vous faites entre « Big Brother » et « Big Mother » ?

1984 est le livre ultime des sociétés disciplinaires. Police du corps et de la pensée, l'humain broyé exhaustivement dans tout ce qui le constitue : ses amours, son intimité, ses croyances. Sa mémoire et celle de la société dont il fait partie.

Big Brother est la figure symbolique de la verticalité qui s'insinue en vous comme un surmoi total et vous écrase. Big Mother, ce serait l'acmé de la société de contrôle. Tout aussi insinuée en vous, mais pour vous faire du bien, vous consoler, vous cajoler, contrôler vos violences, vos excès, vous rassurer, conjurer vos peurs qu'elle va subtilement activer par ailleurs. C'est la figure du contrôle consenti, demandé, espéré. Celle que proposent les « GAFAM » à travers leur « technocon » douillet, adapté à chacun, personnalisé et pourtant normatif.

Maîtriser la technologie, laisser parler les émotions, développer l'esprit critique

Dans *Les Furtifs*, Alain Damasio décrit dans un futur proche la quête d'un père (Lorca Varèse) à la recherche de sa fille de quatre ans, disparue, qu'il croit avoir été enlevée par les furtifs, des créatures quasiment invisibles, douées de capacités extraordinaires, aimant se cacher dans les angles morts de la vision, « métabolisant » animaux, végétaux et minéraux pour mieux se fondre dans leur environnement. Les furtifs sont également étroitement liés au son et à la musique. Lorca Varèse intègre alors le RÉCIF (Recherches, Études, Chasse et Investigations Furtives), une unité militaire spécialisée dans la chasse de ces créatures. Comme dans ses précédents romans, Alain Damasio développe son récit à la première personne, mais les événements sont

1. Entretien Le Monde (« La science-fiction aborde des enjeux planétaires : entretien avec trois maîtres de la SF », 26 mai 2019).



présentés en alternance à travers six personnages. La quête passionnante de Lorca Varèse est l'occasion de développer un questionnement sur la société de contrôle, le développement du numérique, le marketing personnalisé, la logique de privatisation extrême, le militantisme collectif, la perception du sens du mouvement, etc. Ce roman d'une grande richesse, tant quantitative que qualitative, ouvre plus globalement sur la place de l'humain et des émotions dans nos vies contemporaines. À noter que pour prolonger cette expérience, Alain Damasio s'est associé au guitariste Yan Péchin (Alain Bashung, Miossec, Higelin...) pour des concerts de « rock-fiction » : un spectacle intitulé *Entrer dans la couleur*².

Dans « Les Furtifs », vous interrogez la place de la technologie dans des sociétés en apparence « démocratiques », mais qui tendent plutôt vers la dictature. Quelle posture peut-on adopter aujourd'hui face à cette révolution numérique pour préserver la liberté humaine ? Éduquer au numérique, éduquer aux méthodes behavioristes qui structurent l'addiction aux plateformes, aux jeux et aux applis. Comprendre ce qu'est une

« Le corps en mouvement, c'est l'incarnation du vivant. »

boîte de Skinner, la récompense aléatoire, les biais cognitifs exploités contre nous, les consommateurs de digital. Savoir déconnecter totalement, comme un sevrage. Ne conserver qu'un seul point d'entrée dans le réseau, par exemple par le mail et rien d'autres. S'anonymiser au maximum. Utiliser des logiciels libres. Renoncer au smartphone. S'imposer un jour par semaine de black-out techno total. Arriver à cette évidence qu'on vit aujourd'hui à l'intérieur d'une machine-monde, et que toute machine qu'on ne peut bricoler, réparer, saboter, mettre à sa main, est une perte d'autonomie massive pour ceux qui l'utilisent.

Les émotions semblent occuper une place importante dans votre imaginaire. Dans *Les Furtifs*, il est question d'exprimer les émotions ressenties, de les communiquer avec autrui, de les partager collectivement. Quelle place faites-vous aux émotions dans l'activité humaine et dans nos sociétés ? L'émotion peut être quelque chose de très précieux, la source profonde

d'un partage et d'une énergie commune, elle peut nous construire comme elle peut être un outil de manipulation triste, de catharsis basique, de réduction à des dimensions triviales comme la peur, le désir, la colère. Avoir une véritable émotion intérieure, auto-construite, qui vienne vraiment de soi, c'est très rare aujourd'hui. La plupart de nos émotions sont produites, stimulées par la consommation culturelle (films, livres, BD, musique...). Il devient difficile de ressentir une émotion qui parte de soi.

Au-delà de votre métier de romancier, ou dans son prolongement, vous encouragez à une résistance collective ancrée dans le développement de l'esprit critique individuel. Quelles sont les conditions de ce mouvement de révolte ?

Je ne sais pas si j'encourage l'esprit critique individuel. J'essaie d'encourager toute mobilisation collective critique plutôt, et plus encore, toute forme d'empuissantement collectif, que ce soit les occupations de terre, de site,

2. Site du spectacle intitulé « Entrer dans la couleur » <https://www.ulyssse.coop/alain-damasio-yan-pechin-PRIVATE/>.

« Et on n'est jamais aussi vivant qu'en étant tissé aux autres, amoureux, amis, ennemis, fascinés par ce qui vit aussi, comme nous, et partage tant d'ancestralités animales communes.. »

les actions directes, la militance joyeuse et créative. La révolte naît toujours du désir, ou devrait toujours en naître, et pas seulement de la colère, de la rage, de la frustration que surdéveloppe ce régime capitaliste en activant nos désirs d'achat, et en les rendant en même temps impossible à satisfaire parce que la majorité des gens restent trop pauvres pour consommer ce dont ils rêveraient. La condition d'une vraie révolte est de faire entrevoir un horizon désirable. Et on ne désire jamais seul. On désire à l'intérieur de communautés qui nous font envie, qui feront que ce désir peut se tisser.

Une école de la liberté plutôt que de la docilité

Régulièrement présent dans les médias, Alain Damasio est aussi connu pour ses prises de position (défense de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, soutien au mouvement des gilets jaunes, critique de la gestion de la crise du Covid-19...). Plus récemment, dans un entretien réalisé pour les cahiers pédagogiques³, il propose sa vision de l'école qui devrait éduquer à la liberté plutôt qu'à la docilité : « *la tristesse de notre XXI^e siècle est de faire des corps d'enfants, puissamment vivants, des objets du contrôle* ». À ses yeux, il s'agit de penser une école « vivante », ouverte sur le monde et sur les autres (« *éduquer l'attention aux autres* »), qui accorde une place centrale à l'imagination, à la créativité et aux émotions. L'enjeu pour le professeur est d'enseigner « *ce que son corps éprouve face à un poème, un roman* », de le transmettre « *par l'émotion vibratoire qui reste en nous après la lecture* », de « *communiquer leur propre vibration face à ce qui les a touchés* ». Plus globalement, l'auteur invite à s'éloigner d'une école valorisant les pédagogies traditionnelles, en défendant l'idée selon laquelle « *la tête ne fonctionne bien que dans l'alliage des émotions, des pratiques et de la réflexion* ».

3. Entretien « On n'apprend pas aux élèves à imaginer ensemble », Cahiers Pédagogiques, 567, 2021.

Au regard des problématiques évoquées, quel pourrait être le rôle de l'école aujourd'hui et demain, sachant que vous évoquez parfois le décalage entre l'importance du métier d'enseignant et sa reconnaissance dans la société ?

Le rôle de l'école, le plus important aujourd'hui, serait d'éduquer les enfants au numérique. À ses potentiels d'émancipation comme à ses mécanismes d'auto-aliénation. Apprendre les deux, donc l'esprit critique face au digital, oui. Pour le reste, l'école reste un des rares lieux du collectif et du commun. La classe est un collectif magnifique, qu'il faut faire fructifier. Multiplier les travaux de groupe, s'appuyer sur les pédagogies Freinet. Très souvent, après collège et lycée, les ados se retrouvent dans la solitude néolibérale, dès l'université. Il faut profiter de ces années de vie en groupe pour ancrer l'envie de travailler ensemble, à plusieurs, et montrer le plaisir que ça procure.

Dans *Les Furtifs*, les scènes d'actions sont tout à fait captivantes, et envisagées de manière quasi cinématographique. Pouvez-vous nous expliquer votre intérêt pour le corps en mouvement, sachant qu'il est particulièrement sensible chez les enseignants d'Éducation Physique et Sportive ?

Je suis avant tout un auditif et un kinesthésique, quelqu'un d'assez physique et viscéral dans mon rapport au monde, alors que paradoxalement, j'adore aussi la réflexion intellectuelle. Pour moi, décrire une danse, une course, un combat, des grimpeurs, la fluidité d'un corps de femme, c'est connexe aux possibilités de la syntaxe, c'est une façon de faire fluer la phrase, de la rythmer, les deux se répondent facilement. Le corps en mouvement, c'est l'incarnation du vivant pour moi, ça me fascine toujours, chez les animaux comme chez les humains. Je suis quelqu'un qui suit beaucoup le sport, j'adore le foot, que je regarde abondamment,

mais je peux aussi m'éclater à regarder le rugby, le tennis, que je pratique, le basket, le volley. J'aime les sports co et ce que ça implique de liens fins et puissants pour gagner.

Vous insistez sur l'idée que l'occident est en « voie de dévitalisation avancée ». Pouvez-vous expliciter cette conviction de l'importance de vivre intensément, collectivement, et en relation avec la nature ?

C'est une question de dignité. Nous avons l'immense miracle en nous d'être nés, d'être des créatures vivantes et pas des pierres ou des lingots. Et l'immense joie de pouvoir bouger dans l'espace, contrairement aux plantes qui développent une sensibilité exquise à l'environnement mais n'ont pas cette folie de se déplacer. Alors il faut être digne de ce don sublime, l'incarner, en jouir. Et on n'est jamais aussi vivant qu'en étant tissé aux autres, amoureux, amis, ennemis, fascinés par ce qui vit aussi, comme nous, et partage tant d'ancestralités animales communes. Pourquoi vivre si c'est pour vivre mollement, protégés, routiniers, dans la peur, dans la norme d'une époque ou d'une culture ? Je crée pour vivre plus intensément, pour me sentir vivant. C'est la plus belle manière d'être digne de ce miracle d'être un vivant.

Vous êtes également intéressés par la musique, qui joue d'ailleurs un rôle fondamental dans *Les Furtifs*. Vous vous produisez aussi dans des performances associant la lecture de texte et la musique. Qu'est-ce que cette dimension artistique permet d'exprimer pour vous ? En quoi est-ce complémentaire à votre activité de romancier ?

La musique et surtout la voix, pour moi, c'est un passage à l'incarnation que je n'avais pas assez dans l'écriture pure. Écrire est un médium froid, trivialement parlant : on tape sur des cubes de plastique, devant un écran lisse, assis sur une chaise. Faire entendre les mots, scander le rythme, sculpter l'air avec sa glotte, ses lèvres, son palais, ses dents pour en faire des phonèmes, c'est magique, ça rend davantage vivant. Ça te descend aussi dans l'instant. La voix est l'intermédiaire entre le texte et le corps brut. C'est la voie du souffle, du flux, c'est là que la phrase écrite noir sur blanc devient physique, devient couleur. Vocaliser, c'est entrer dans la couleur. ♦ Entretien réalisé par J. Visioli

